

Stratégies de nomination des plantes cultivées dans une société tupi-guarani, les Wayãpi

Françoise GRENAND

IRD-Orléans

«On n'attache jamais assez d'importance à la mémoire.»
Pr. Bernard POTTIER, dans ses cours, jadis.

1. Des objets et leur(s) nom(s)

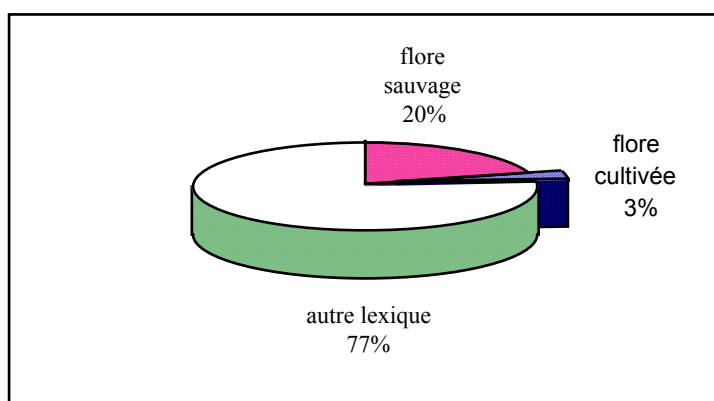
Le lexique est généralement considéré comme trop engagé dans l'événement pour être restreint, comme la phonologie, à une structure arbitraire (Guiraud, 1986 : 262). Or, le vocabulaire de la flore est de ceux qui, justement, permettent d'accéder à sa structure. D'abord parce qu'il est, d'une certaine manière, fini. On pourrait même assez facilement imaginer comme hypothèse de départ que les membres d'une communauté linguistico-culturelle soient parvenus à dresser l'inventaire floristique exhaustif de leur environnement. Pour ce qui est du domaine de la flore domestique, on peut avancer que c'est chose faite : au moment T, nous sommes dans le domaine du fini; peu importe que la culture de certaines plantes ait été abandonnée : si le souvenir de leur nom est conservé, ce dernier fait partie du système; quant aux plantes adoptées, elles offrent le rare privilège de voir fonctionner les rouages du dit système.

Il existe une seconde raison de s'intéresser aux phytonymes. Il est en effet des peuples, comme les Wayãpi, qui ont privilégié, dans la

structure de leur langue, la motivation. Leurs mots¹, et en particulier les noms qu'ils donnent aux plantes, sont dans l'ensemble longs, soit par composition, par dérivation, par apposition, soit par amalgame des trois procédés. Or ce n'est pas toujours le cas. On pourrait citer l'exemple inverse d'une langue, le wayana, qui, d'une autre famille linguistique (karib) mais dans un environnement similaire (la forêt sempervirente de terre ferme), a au contraire privilégié une structure simple, avec des mots courts, voire très courts (Fleury, 2000).

Pour ce qui est du lexique floristique wayãpi, on verra plus loin en détail que *si les noms d'espèces cultivées sont pour l'essentiel immotivés, les noms de cultivars sont en revanche presque tous motivés*. Et l'on s'interrogera sur cette différence structurelle.

Le graphique 1, pour sa part, donne à saisir les parts respectives des flores sauvage et cultivée dans la totalité du lexique wayãpi relevé à ce jour².



Graphique 1. Lexique wayãpi : importance de la flore

On aura compris que les noms de plantes cultivées nous font entrer de plain-pied dans le domaine de l'anthropologie. Mettant en branle l'étude de leur(s) chemin(s) migratoire(s), ils viennent à propos éclairer un point particulier, offrir une comparaison, étoffer un raisonnement. Pianotant sur le registre de plusieurs familles linguistiques, c'est ici rien moins qu'une étude comparative à l'échelle du bassin amazonien qu'il faudra bien un jour

¹ N'ignorant pas la difficulté à cerner le terme *mot*, ni le fait que « chaque linguiste a sa terminologie propre » (Dubois (éd.), 1994 : 313), je l'emploie néanmoins, lui donnant le sens très général d'*unité sémantique pertinente*.

² Ce lexique, qui comporte actuellement 7500 entrées différentes (Grenand, 1989), ne cesse de s'accroître au fur et à mesure de nos enquêtes ou de celles des jeunes chercheurs qui nous succèdent. Disons que les chiffres inclus dans la présente étude valent pour jusqu'à 1998.

se résoudre à conduire dans un esprit pluridisciplinaire, si l'on veut parvenir à comprendre la dispersion, anthropique et historique, des espèces dont l'homme s'entoure.

2. Cadre général de l'étude

Les pages qui vont suivre portent sur la nomination de la flore cultivée dans une perspective d'anthropologie cognitive; elles sont à comprendre comme un exemple d'analyse éémique (au sens anthropologique du terme s'entend) de la nomenclature de l'environnement domestique, produite par une société donnée pour son propre usage. Plusieurs éclaircissements préliminaires méritent d'être fournis.

2.1. La flore domestique wayãpi

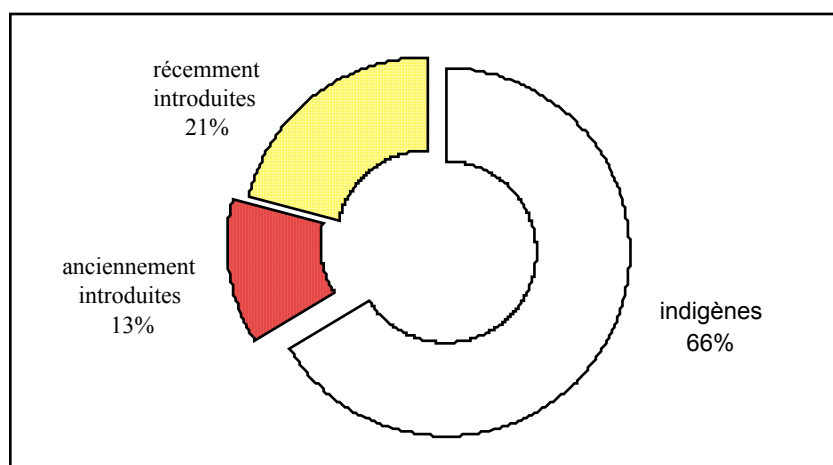
• Inventaire

Les Wayãpi du haut Oyapock cultivent aujourd'hui dans leurs abattis ou leurs villages 59 espèces botaniquement différentes et protègent la croissance de 10 autres. Une onzième plante longtemps semi-cultivée a été perdue, bien qu'elle soit encore nommée; leurs cousins du Brésil la possèdent toujours et eux-mêmes pourraient d'ailleurs la récupérer dans la forêt où elle est spontanée. Enfin, une douzième plante est elle, perdue pour tout le monde et donc indéterminable scientifiquement.

Si un agronome totalisait les espèces présentes, il arriverait au chiffre de 71 espèces botaniquement différentes. Selon leurs critères internes de taxonomie, les Wayãpi en dénombrent aussi 71, mais par un calcul différent : par exemple, ils regroupent trois espèces de Piment en une seule; on peut ajouter qu'ils cultivent deux espèces de Manioc dont ils ne font qu'une, la seconde n'étant à leurs yeux qu'un des nombreux cultivars de la première; en revanche, ils élèvent au rang d'espèces différentes des pieds de *Caladium bicolor* que les botanistes ne considèrent pas autrement que comme des formes d'une seule espèce botanique. (Le lecteur trouvera en annexe la liste exhaustive des plantes cultivées par les Wayãpi.)

• Origine

Ce capital peut se répartir en trois grandes catégories en fonction de son origine variée (graphique 2).



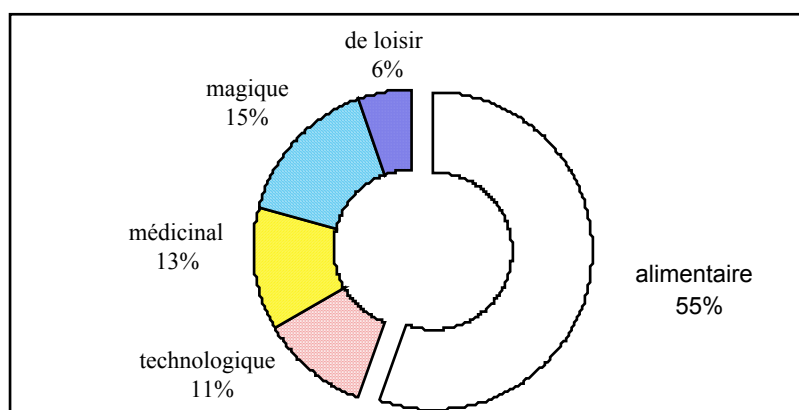
Graphique 2. Plantes cultivées wayãpi : origine

Quarante sept plantes appartiennent au grand fonds amazonien : ce sont les plantes indigènes. Neuf autres, dont la Banane³ ou un Gingembre, ont été introduites si anciennement, soit d'autres régions des Amériques, soit d'autres continents au début de la colonisation, que les Wayãpi les assimilent sans partage à leur patrimoine. Les quinze dernières, parmi lesquelles on ne compte pas moins de huit arbres (Oranger, Citronnier, Manguier, Goyavier...) et un grand palmier (le Cocotier), ont été introduites dans les cent dernières années et explicitement reconnues comme telles; parmi elles, il en est qui, comme l'Oranger ou le Citronnier, furent un temps perdues et, accompagnant la francisation du dernier quart du XXe siècle, réintroduites en même temps que s'implantaient le Cocotier ou le Châtaignier, nom donné en Guyane à la variété à graine de l'Arbre à pain. Parmi celles-là, citons encore la forme domestiquée depuis longtemps en Amazonie brésilienne d'un Inga (*Inga edulis*) que des Wayãpi ont rapportée du bas Oyapock où ils l'ont trouvée chez des métis *caboclos*, mais dont ils côtoient la forme sauvage dans leur forêt.

• Usages

Les plantes cultivées par les Wayãpi ont des usages variés. Certaines n'en ont qu'un, d'autres en ont plusieurs. Dans le graphique 3, je n'ai, pour chacune de ces dernières, répertorié que celui qui, à leurs yeux, est prééminent.

³ Encore que la question est désormais posée de savoir si la Banane plantain n'existait pas en Amérique Tropicale avant l'arrivée des Conquistadors. Même dans ce cas, elle aurait été introduite, cette fois du Pacifique.



Graphique 3. Plantes cultivées : usages

Des cinq grandes catégories d'usage, l'usage alimentaire est celui qui domine très largement. J'ai distingué les plantes médicinales des plantes magiques, les secondes seules faisant intervenir le chamane (P. Grenand, 1987: 56 et suiv.); malgré cela, la frontière des raisons indigènes qui poussent à leur rangement sous l'une ou l'autre étiquette demeure souvent floue, voire arbitraire : ainsi, le rhizome de **manō-manō-poã** (*Caladium bicolor*) est un révulsif qui, frotté sur le corps d'une personne évanouie, permet tout aussi bien de lui faire reprendre ses esprits que de chasser l'esprit qui l'habite et est cause de son état. A elles deux, ces catégories regroupent tout de même 28 % des espèces vivant dans la mouvance de l'homme. On remarquera que les techniques, même si elles occupent la troisième place, ne représentent que le cinquième du nombre des comestibles; il faut dire que la source majeure des plantes à usage technologique demeure la forêt et non l'abattis. Enfin, j'ai regroupé sous l'appellation ambiguë et quasi ethnocentrique de «de loisir», celles des plantes cultivées dont les fruits servent de poupée aux petites filles, **tusi** (*Solanum mammosum*), de sonnailles aux danseurs, **kaway** (*Thevetia peruviana*), et de fond de teint à tout le monde, **uluku** (*Bixa orellana*). On remarquera que je n'ai pas distingué de catégorie «usage ornemental» : il est un fait que dans les villages wayãpi, aucun végétal n'est jamais planté dans ce but, même si le port de tel palmier ou la floraison de tel arbre sont déclarés jolis.

• Mythologie

Les plantes cultivées et les plantes sauvages sont rattachées à deux univers différents, ce que d'ailleurs la mythologie vient souligner fort à propos (F. Grenand, 1982). Alors que la forêt, **ka'a**, est donnée comme ayant toujours existé, c'est l'étant là primordial, les plantes cultivées ont

toujours une origine humaine. Un mythe connu de tous, et dont voici un court résumé, conte l'origine de la plupart d'entre elles :

Las d'accepter sans en connaître l'origine, le breuvage, au demeurant délicieusement acidulé et rafraîchissant, que la mère de sa jeune épouse lui offrait chaque soir lorsqu'il revenait de forêt, un jeune homme décida de surveiller sa belle-mère. L'ayant surprise à presser dans unealebasse les furoncles qui lui couvraient le corps pour en recueillir le pus, il ne put réprimer son dégoût. La vieille dame, découverte, offrit d'être immolée au centre d'une clairière que son gendre défricherait dans ce but. Elle promit que, de la crémation sacrificielle de son corps, germeraient des plantes dont le jeune couple n'aurait plus désormais qu'à poursuivre la culture.

Sa chair donna Manioc amer, la chair de ses bras était devenue Banane, celle de ses jambes, Canne à sucre; celle de ses cuisses, Manioc doux; ses seins étaient devenus Papayes; une moitié de sa tête, Ananas, l'autre moitié, grosse Igbame; ses dents se firent Arachides, son coeur, Pomme cajou; ses poumons s'étaient transformés en Roucou, sa bile en Citrouille; ses intestins étaient devenus Igbame violette et ses excréments, Patate douce; sa vulve donna Haricot. De ses cendres sortirent à la fois Piment et Tabac.

Il faut ensuite faire appel à toute une série de petits mythes pour avoir, soit une liste additive de quelques plantes, soit l'origine d'une seule plante, montrant par là même de façon fort opportune que toutes ne furent pas acquises en même temps et que la domestication est un lent processus historique, parfois estampillé par le vol du produit convoité :

D'un voyage dans un autre monde, un chamane curieux rapporta, après en avoir dérobé les fruits, trois plantes cultivées dans les abattis de ses habitants : **tusi**, **yeluwapapa** et **kuyu**⁴.

Des hommes partirent en expédition nocturne spécialement pour voler les balais fructifères du palmier **pipiy**⁵ à son maître, la chouette à lunettes.

Une autre fois, d'autres hommes dérobèrent aux chiens qui en étaient les maîtres, des boutures de Calebassier et le premier couple de chiots.

Un homme en train de planter des boutures de manioc cracha de ses narines un produit inconnu : les premiers grains de Maïs, dont il choisit de faire des semences.

Un autre, ayant découvert que la crasse dont il se débarrassait par un bain de rivière, tuait les poissons en aval, offrit son corps à sa communauté pour qu'il en naquît la plante ichtyotoxique **kunami**⁶.

⁴ Ces trois plantes, mineures, n'ont pas même de nom en français. Il s'agit respectivement de *Solanum mammosum*, *Posadaea sphaerocarpa* et *Solanum sessiliflorum*.

⁵ Il s'agit de *Bactris gasipaes*, appelé *parépou* en Guyane.

⁶ Il s'agit de leur seul poison de pêche cultivé, *Clibadium sylvestre*.

Enfin, c'est à des enfants ayant lié amitié avec le fils de Soleil rencontré au cours d'une partie de chasse que les hommes doivent les premiers rhizomes de Roseau à flèche et toute la technique de fabrication de ce précieux instrument.

• **Monde sauvage, monde cultivé**

Les passerelles entre les deux blocs, sauvage et cultivé, existent néanmoins.

- Même si la flore domestique constitue un champ d'étude tout à fait spécifique, il arrive que des plantes sauvages soient nommées par rapport à une homologue cultivée et vice versa.

- Des plantes sauvages sont rapportées dans les villages, essentiellement sous forme de fruits comestibles, et finissent par y prendre racine : c'est le cas du palmier Wasey, dont la cueillette, pourtant saisonnière, atteint des tonnages que seul le Manioc se permet de dépasser; les graines, après consommation de la mince pulpe qui les entoure, sont déversées derrière les cases dans le but avoué d'en faire germer quelques unes. De fait, tous les villages sont lovés sous l'ombre légère des touffes de ce palmier gracile et sa culture, favorisée par la sédentarisation, existe désormais. La prune du Mombin, la gousse de certains Ingas, sont aussi de ces fruits sauvages que l'on aime rapporter chez soi et qui y croissent assez facilement. Pour autant, ces plantes sont avant tout considérées comme sauvages et n'ont donc pas été incluses dans l'inventaire des domestiques. Il n'en va pas de même pour le Cacao (*Theobroma cacao*), dont le statut est plus ambigu. Probablement poussés à sa culture dans les siècles passés par les missionnaires, les traiteurs et les colons, les Amérindiens⁷ ont favorisé sa propagation, au point qu'il existe aujourd'hui en Guyane des peuplements sauvages (ensauvagés ?) d'une grande densité, dont celui du haut Camopi est un des plus célèbres et celui proche de l'ancienne Mission jésuite de Sainte Foy, le plus facile d'accès pour les Wayãpi. Bref, de par son statut hybride, le Cacao a été rangé tant dans l'inventaire des plantes cultivées que dans celui des plantes sauvages.

- Comme tout ethnobotaniste, j'ai eu quelques difficultés avec les plantes protégées : lorsqu'un pied d'une de ces espèces, qu'elles soient médicinales, (comme une Liliacée utilisée pour soigner les brûlures), ou technologiques (comme les graines d'un Canna dont on fait des perles), apparaît dans le village, il est épargné par le sabre ou la houe; il est aussi

⁷ Dans la vallée de l'Oyapock, il s'agit d'ethnies aujourd'hui éteintes, mais dont certaines des dernières familles se fondirent parmi les Wayãpi.

laissé sans soin particulier et rien de plus n'est fait pour sa propagation. En vérité, la plupart d'entre elles sont héliophiles et ne proviennent pas de la grande forêt. Leur *humanisation*, réelle et symbolique, s'en est trouvée facilitée, et désormais, les Wayãpi comptent ces espèces dans l'inventaire tant de celles qu'ils cultivent que de celles qui croissent dans la nature.

2.2. La langue wayãpi comme point de départ

Cet article faisant porter ses efforts sur la sémantique, les procédés de nomination ne sont pas vus sous l'angle des types morphologiques auxquels on s'attend de la part d'une analyse... morphologique. C'est pourquoi la dérivation, la composition, la compo-dérivation et l'apposition seront traitées ensemble (cf. IV.2.). En effet, ce qu'il m'importe de mettre en lumière, ce sont la motivation ou l'immotivation. Mais le fait, par exemple, que la petitesse puisse être marquée aussi bien par un suffixe de dérivation que par une composition nominale n'a pas d'incidence sur le sens et n'a pas lieu ici d'être distingué.

Ce qui m'intéresse ici étant le point de vue *émique* et non le point de vue *étique*, je me place dans et non hors le système indigène. Cela implique que si deux plantes, différentes pour la taxonomie linnéenne, sont confondues par les Wayãpi sous un seul regard et donc un seul nom, je ne retiens alors que ce regard unique et ce nom singulier. En cela, je ne fais d'ailleurs que suivre la voie ouverte par Conklin (1962), Revel (1990) ou Berlin (1992) dans leurs travaux. Au demeurant, ce genre de problème étant bien davantage présent dans l'inventaire des plantes sauvages que dans celui des plantes cultivées⁸, je ne ferai ici que l'effleurer.

2.3. Le traitement des regroupements et des homonymes

Il découle immédiatement du point précédent. Lorsqu'à un seul nom indigène correspondent deux ou plusieurs plantes différentes selon la taxonomie linnéenne, on est en présence de deux cas de figure :

- On peut avoir affaire à une seule forme vernaculaire, qui, dans le système, fait office d'espèce. Dans l'inventaire des plantes cultivées par les

⁸ Dans l'inventaire des plantes sauvages en effet, les occurrences de recouvrement, très nombreuses, sont une des sources majeures de difficulté d'établissement de la nomenclature indigène. En particulier, il peut s'avérer délicat et très long de distinguer ce qui relève de l'attribution constante, par les membres d'une communauté, d'un nom unique à un groupe (toujours le même) de plusieurs espèces linnéennes, d'une simple erreur individuelle et circonstancielle de nomination.

Wayãpi, le problème ne se pose que deux fois, pour le Manioc et pour le Piment. Les différents cultivars de Piment des Wayãpi qui relèvent, selon la taxonomie linnéenne, de trois espèces différentes, *Capsicum annum*, *C. frutescens* ou encore *C. baccatum*, se rattachent tous à un type unique nommé **ki'ny**, 'Piment'⁹. Cela signifie, par exemple, que les Wayãpi ne considèrent pas le port du fruit, dressé au-dessus de la ramure de l'arbrisseau ou pendant sous ses feuilles, comme un critère distinctif suffisant pour être notifié dans leur grille de nomination des cultivars, laquelle grille privilégie dans ce cas la taille, la forme et la couleur du fruit.

• Il peut aussi s'agir d'une métaphore réduite à sa plus simple expression : l'emploi du même mot dans deux contextes si éloignés, que les locuteurs ne les peuvent confondre. Le français recèle de semblables cas, par exemple le mot Loup, qui peut aussi bien désigner un mammifère qu'un poisson de mer. Il en est ainsi en wayãpi du mot **wasey**, qui peut aussi bien signifier le palmier *Euterpe oleracea* qu'une petite Iridacée rudérale, *Eleutherine bulbosa*, semblable à une plantule de ce palmier. J'appellerai désormais ce procédé une métaphore absolue.

2.4. Le traitement des synonymes

Il relève d'un champ différent : pourquoi une même plante (unique pour l'oeil indigène) a-t-elle deux ou plusieurs (et dans ce cas combien) noms ?

• Ce peuvent être des raisons historiques ou géographiques. Dans ce cas, et la dialectisation joue ici son rôle, le contact de langues, sous-jacent, est la piste à privilégier en priorité. En voici un exemple.

Une variété de *Xanthosoma belophyllum* porte deux noms :

- **tãsi**

tã (= taya, 'arum') + **ãsm** 'épineux' :
"arum épineux"

Ce lexème est un amalgame moyennement motivé, composé d'une altération du type + une caractéristique morphologique du tubercule (bourgeonnements).

Il est employé par les locuteurs du parler central (région de Trois Sauts).

- **tayo**

créole guyanais 'tayove'

Ce lexème est un emprunt ayant déjà opéré son adaptation morpho-phonémique (le wayãpi ne connaît pas de consonne finale).

Il est employé par les locuteurs du parler septentrional (région de Camopi).

⁹ On remarquera en passant que le nom vulgaire français les recouvrant est lui aussi unique, *piment*, et que les spécialistes n'ayant pas encore tranché, les variétés de Piment cultivées par les Wayãpi demeurent le seul point non convenablement identifié de tout le corpus des plantes cultivées.

Nous avons affaire ici à une répartition dialectale simple : le premier terme, **tāsi**, appartenant au fonds tupi-guarani, est déjà suffisamment ancien pour être devenu un amalgame en voie de démotivation que tout le monde ne sait plus décomposer. Il est employé par les locuteurs des sources de l'Oyapock.

Le second, **tayo**, est un emprunt opéré par le groupe de locuteurs d'aval. On doit ici comprendre que ce groupe, un moment d'ailleurs au bord de l'extinction physique, a perdu la culture de la tayove; lorsqu'il l'a retrouvée, il a emprunté le mot et la chose en même temps à la même source, les Créoles qu'il fréquentait.

• A ces premières raisons, peuvent en être associées d'autres, d'ordre chamanique. Dans ce cas, il s'agit souvent de simplement *laisser reposer* un moment un signifiant, de freiner son emploi qui peut s'avérer dangereux. Le contact de langues peut être sollicité pour le nouveau signifiant de rechange. Mais il peut aussi y avoir une création lexicale endogène, très souvent encore absolument motivée. Dans l'exemple qui suit, trois noms différents, qui ne correspondent pas à des registres de langue, s'appliquent à un Gingembre (*Zingiber zerumbet*). C'est, aux yeux des Wayâpi, une plante entrant dans le champ culturel dangereux de l'Anaconda; lors de danses très ritualisées, elle est employée comme charme protecteur contre les maléfices que ce reptile-chamane est capable d'envoyer :

- **yamala-tay**

yamala (tupi māgara, 'gingembre') + tay, 'pimenté'
«gingembre pimenté»
composition simple

- **moyu-poã**

'anaconda' - 'remède'
«remède de l'anaconda»
composition simple

- **yalimã**

déverbal de 'enrouler'
«l'enroulé»
L'anaconda, lorsqu'il est au repos, est enroulé sur lui-même.

Le premier terme, **yamala-tay**, est en partie démotivé, le sens du premier membre de la composition n'étant plus accessible au locuteur wayâpi. Seul le second lui parle, car la chair du rhizome a effectivement une saveur pimentée. Il s'agit d'une description morphologique simple, dont toute expression culturelle est gommée.

Le deuxième terme, **moyu-poã**, est le seul à faire explicitement référence au puissant reptile.

Le troisième terme, **yalimã**, est une métaphore absolue par l'emploi d'un déverbal, dont le sens est accessible à tous. Il est employé par prudence, pour ne pas nommer l'anaconda.

On peut conjecturer que, par son aspect en partie démotivé, le premier terme du trio est le plus ancien, peut-être géographiquement restreint au départ. Le second, motivé par l'emploi de la plante contre un animal précis, est devenu d'un usage jugé dangereux; il a été remplacé par le troisième terme, motivé, lui, de manière plus neutre, par le comportement de l'animal, mais continuant d'associer, dans l'esprit du locuteur, la plante à son usage magique.

• Enfin, sur un plan différent, les différents noms d'une même plante ne relèvent pas tous, dans la grille des critères indigènes, de procédés de nomination de la même catégorie. Prenons l'exemple d'un cultivar de Manioc amer qui porte trois noms :

| | | |
|---|--|--|
| <p>- mani'o-tawa manioc-jaune «manioc jaune» La chair du tubercule est jaune vif Composition simple sur le type</p> | <p>- simo-tawa liane dure sp.-jaune «liane dure jaune» La chair du tubercule est non seulement jaune vif mais très dure. Composition simple sans le type : métaphore</p> | <p>- kwaki-'i farine de manioc-bouture «cultivar à farine de manioc» Ce cultivar est jugé le meilleur pour la préparation de la farine torréfiée. Composition simple sans le type, mais le terme qui le remplace, 'bouture', est sans équivoque.</p> |
|---|--|--|

Ces trois termes, dont l'emploi ne s'inscrit ni dans le temps ni dans l'espace, sont tous des compositions motivées.

Les deux premiers, **mani'o-tawa** et **simo-tawa**, sont à enregistrer dans une motivation en référence à la morphologie du cultivar : ils s'attachent à la couleur, remarquable, du tubercule; le second y ajoute une caractéristique de dureté, importante pour les femmes qui râpent à la main.

Quant au troisième, **kwaki-'i**, il fait, lui, explicitement référence à l'usage, puisqu'il mentionne le sous-produit obtenu.

Ainsi, si les trois termes sont informatifs, leur performance mnémotechnique va croissant au rythme du degré de précision de l'information qu'ils véhiculent : il est bien plus avantageux pour une femme de posséder dans son abattis un carré de *boutures avec laquelle elle confectionnera sa farine de manioc* qu'un simple carré de *manioc jaune*.

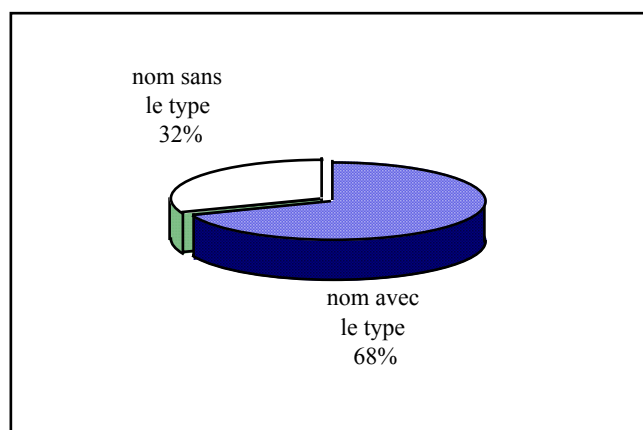
3. Compter

3.1. *Espèces, variétés et types, selon les critères indigènes*

En excluant les variantes phonétiques simples, qui sont au nombre de cinq, et en ne comptant pas la distinction qu'ils établissent entre la partie aérienne du Manioc, **mani'i**, et sa partie souterraine, **mani'o**, les Wayâpi disposent d'un capital de 235 lexèmes différents pour nommer la flore qu'ils cultivent. 78 lexèmes différents s'appliquent aux 71 *espèces* qu'ils distinguent : en effet, cinq ont deux noms, cependant qu'un sixième en possède trois. Pour ce qui est des *variétés*, elles se partagent 156 lexèmes différents; parmi elles, 21 ont deux noms et 4 en ont trois.

Je parlerai désormais de *type*, chaque fois que la taxonomie des Wayâpi prend comme tête de ségrégat un des lexèmes dont ils font déjà une de leurs espèces. L'exemple du Maïs est à cet égard éclairant : le lexème

simple, d'origine tupi-guarani, **awasi**, 'Maïs', s'applique d'une manière générique à l'espèce *Zea mays*. Devenant tête de ségrégat, il sert à former, par dérivation, d'abord la variété considérée culturellement comme prototypique de l'espèce, **awasi e'e**, 'Maïs prototypique', puis, par composition, le nom des quatre autres variétés de maïs qu'ils distinguent et cultivent, **awasi pilã**, 'maïs rouge', **awasi piyũ**, 'maïs noir', **awasi tawa**, 'maïs jaune' et **awasi yatu**, 'maïs court'. Enfin, cette même tête de ségrégat leur sert à dénommer, toujours par composition, ce qu'ils ne considèrent pas, lorsqu'on les interroge sur ce point, comme une variété de Maïs, mais bien comme une espèce à part entière : **awasi moi** 'maïs-perle', est une Poacée (*Coix lacryma jobi*) dont ils utilisent les graines comme perles. Même si leur long passé de cultivateurs les a incités à sélectionner de nombreuses variétés, la fréquence de ce double choix cognitif — un *type* comme tête de ségrégat + des variétés + une ou plusieurs autres espèces — n'en demeure pas moins remarquable, puisque les trois quarts des noms de leurs espèces et variétés cultivées, lorsqu'ils sont composés, font explicitement référence à un type culturellement distingué (graphique 4).



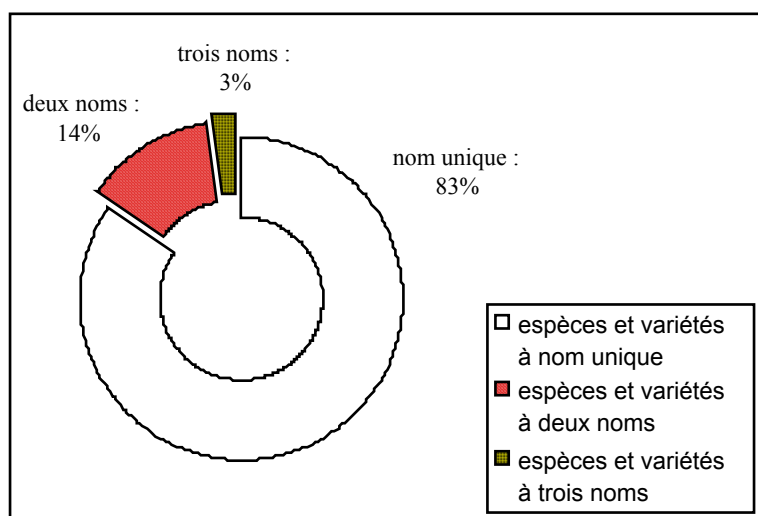
Graphique 4. Plantes cultivées : présence du type

Le lecteur aura dès lors compris qu'il s'agit ici d'un traitement sémantique des noms de la flore cultivée et non d'un traitement botanique; aussi ne devra-t-il pas s'étonner que, par exemple, **makule yau**, qui se traduit par «tabac comestible», soit à ce titre classé dans le taxon **makule**, 'Tabac', bien qu'il s'applique, dans les faits, à une espèce aujourd'hui perdue, qui n'a rien à voir avec le Tabac.

3.2. Nombre total des synonymes

Regroupant les deux ou trois noms différents que les Wayãpi appliquent à ce qu'ils considèrent comme une seule et même plante, ce nombre s'élève à 26 occurrences de doublets et 5 occurrences de triplets

(graphique 5). Ils n'ont pas été exclus de la liste, car ils font partie des catégories qui seront définies plus loin.



Graphique 5. Plantes cultivées : nom unique, doublets, triplets

4. Trier

Il est temps de passer à l'inventaire du matériau. La première démarche consiste à établir les parts respectives des lexèmes qui sont motivés de ceux qui ne le sont pas. Parmi tous les autres restant, que j'ai qualifiés de plus ou moins motivés dans les graphiques 6 et 7, sont ensuite distingués ceux qui le furent un jour, dans un stade historique antérieur; puis ceux qui ont retrouvé une motivation, chez une partie seulement des locuteurs ou chez tous; enfin ceux qui, dans l'état actuel de la recherche, font problème. Cette question de la motivation se pose à quiconque entend travailler sur la nomination. C'est ainsi que j'ai pu retrouver cette quête aussi bien chez Nicole Revel (1990 : 217-231) prenant à bras le corps l'ensemble du corpus naturaliste des Palawan, que chez Paulette Roulon (1997 : 352-363) analysant les zoonymes d'un groupe Gbaya de Centrafrique. La définition qu'elle en donne mérite d'ailleurs d'être rapportée, car elle insiste sur un point qui va s'avérer fondamental dans la suite de mon propos :

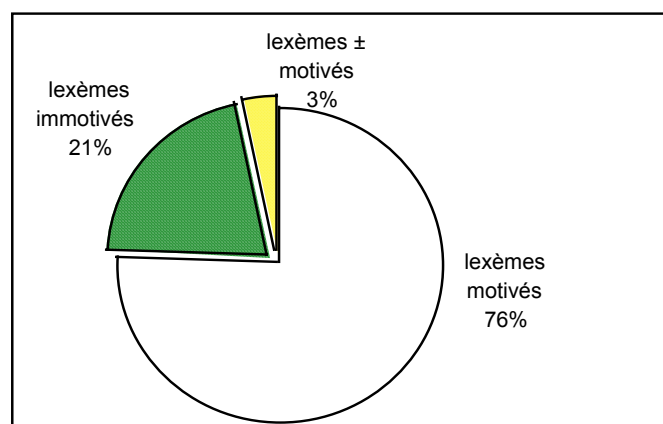
[La motivation] met en application une chaîne logique et/ou symbolique au regard de la culture qui l'utilise et facilite ainsi la mémorisation du lexique. Rien n'est moins prévisible pour celui qui ne participe pas à ce fonds commun.

L'établissement de la grille des procédés de nomination est l'étape suivante. Tout comme la motivation, cette grille ne saurait être établie sur d'autres bases qu'émiques. Si bien que l'on peut avancer qu'à *chaque*

langue correspond sa propre grille, à chaque fois originale dans les détails de son organisation.

4.1. La motivation

Commençons par nous intéresser à la motivation, dont le graphique 6 fait bien ressortir l'importance magistrale. En clair, on peut avancer que *les trois quarts des noms de la flore cultivée ont un nom qui parle aux Wayãpi.*



Graphique 6. Plantes cultivées : importance de la motivation

• Les noms immotivés

Ils sont de plusieurs types. Les termes appartenant au grand fonds tupi-guarani constituent l'un d'eux. On y retrouve **awasi**, 'Maïs' ou **yeti**, 'Patate douce'.

Les termes que l'étymologie savante reconstruit en constituent un second, comme par exemple **mani'o** et **mani'i** : les deux termes sont des compositions sur la base **mani**, terme tupi-guarani immotivé¹⁰ pour désigner le Manioc; dans le premier cas, il a été adjoint le terme **o**, «chair»; le composé désigne d'abord le tubercule de manioc puis par métonymie la plante de façon spécifique; dans le second, il a été adjoint le terme **i**, «tige»; le composé désigne alors la «bouture», notion essentielle dans la reproduction clonale, puis, toujours par métonymie, la partie aérienne de la plante.

Les emprunts se retrouvent eux aussi à former une liste de mots immotivés. Là encore, l'étymologie savante peut faire progresser la

¹⁰ Certes, il existe bien l'histoire selon laquelle Mani serait un nom de femme. Mais il s'agit sans doute ici d'une évolution historique, dans le Brésil colonial, du mythe tupi de l'origine des plantes cultivées : la vieille belle-mère pustuleuse devenant une accorte jeune fille... (Irmão José Gregório, 1987 : 882).

recherche des origines, mais le terme n'en demeure pas moins immotivé pour ceux qui l'emploient tous les jours. Tel est le cas de **api**, 'Orange'. J'avance que le terme vient du hollandais **sinaasappel** [«pomme de Chine»]¹¹; par chiasme bisyllabique¹², le terme évolua vers la forme **peresina**, présente en créole surinamien. Le couple signifié-signifiant fut ensuite transporté sur le fleuve par les Noirs Marrons et arriva chez les Wayana, qui en firent **pelesina** et l'emportèrent à travers la forêt vers les petites communautés wayãpi des sources de l'Oyapock au milieu du XIXe siècle.

Il est enfin une litanie de mots qui, dans l'état actuel de la recherche, restent immotivés. On citera, au hasard, **pako**, 'Banane', **pipiy**, 'palmier *Bactris gasipaes*', **aminiyu**, 'Coton'...

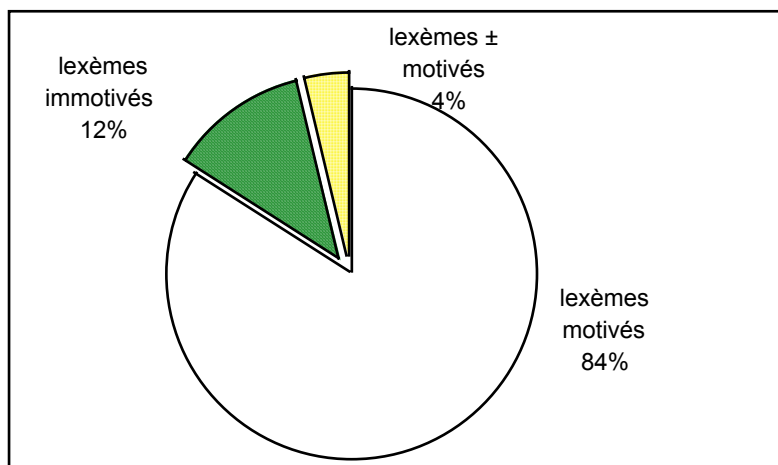
• Les noms motivés

Comme ils sont l'objet des développements qui vont suivre, je ne m'attarderai pas ici sur le détail de leur formation.

Il me semble par contre intéressant de considérer ce fort pourcentage de termes motivés. J'avoue que j'aurais pu me contenter de développer le raisonnement suivant : les plantes cultivées étant constituées d'espèces et de leurs variétés, il est logique que les termes désignant les premières soient plutôt simples, courts et immotivés et les termes désignant les secondes, plutôt composés, longs et motivés. Ce qui, de fait, est exact. Mais un examen de la nomination de la flore sauvage permet d'approfondir les choses.

¹¹ Odile Renault-Lescure (1985 : 217), citant C.H. de Goeje (1910), donne pour sa part le hollandais *appelsien* comme origine du galibi **abi:lisi:nan**, 'Orange douce'. Le même C.H. de Goeje (1946: 168), note pourtant bien le hollandais *sinaasappel* et le créole de Surinam *peresina*, pour 'Orange'. Une étude plus approfondie permettrait peut-être de voir dans la forme *appelsien*, le terme du hollandais local à l'origine du chiasme.

¹² C'est à Gabriel Bergounioux que je dois l'emploi de cette expression pour ce type de métathèse. Je l'en remercie.



Graphique 7. Plantes sauvages : importance de la motivation

En effet, il ressort du graphique 7 que le pourcentage de termes motivés s'accroît fortement lorsque l'on passe de la flore domestique (76 %) à la flore sauvage (84 %). Or les 1454 lexèmes désignant, dans l'état actuel de ma recherche, le capital des plantes sauvages que nomment les Wayãpi, ne présentent pas ce faciès particulier aux plantes cultivées d'être hiérarchisées en *espèces* et *variétés*. Ce qui compte ici en premier lieu est donc nécessairement basé sur un autre critère : j'avance que ce peut être *le caractère de mémorabilité* des termes. La flore sauvage étant d'une ampleur nettement supérieure à la cultivée (20 % contre 3 % de la totalité du lexique relevé à ce jour), *les Wayãpi nous suggèrent que plus les termes leur parlent, plus les locuteurs ont de chance de retenir l'intégralité du corpus, et plus ils pourront s'en bien servir*. Je postule que c'est donc pour alléger leur mémoire et faciliter le rendu de l'effort de mémorisation développé lors de l'apprentissage, que les Wayãpi ont privilégié la motivation.

L'examen minutieux des procédés de nomination va nous permettre d'étayer cette hypothèse, en constatant que la lisibilité des signifiés reste, même dans le champ de la flore domestique, un important allié de la mémoire.

4.2. Les grands procédés de nomination

Qu'il s'agisse de la totalité de leur lexique ou plus spécifiquement du vocabulaire de la flore, les Wayãpi disposent d'un nombre fini de procédés de nomination (graphique 8). Pour ce qui est de la flore domestique, j'en ai répertorié quatre grands types :

• La composition

Si l'on inclut ses alliés sémantiques que sont la dérivation, la compo-dérivation¹³ ou encore l'apposition, elle concerne 69 % des termes et apparaît ainsi, sans contestation possible, comme le procédé privilégié par les Wayãpi, qui font d'ailleurs de même pour l'ensemble de leur lexique; celui de la flore sauvage, avec 81 %, accentue encore la proportion et renvoie au constat fait supra. Nous reviendrons en détail ci-après sur la composition.

• Les lexèmes simples

Appartenant au fonds de la grande famille tupi-guarani et repérables dans de nombreuses langues de cette famille, ils comptent pour 11 %. Tel est le cas pour, **munuwi**, 'Arachide', **uluku**, 'Roucou', et bien sûr **mani'o**, 'Manioc'.

• Les emprunts

Les emprunts à d'autres langues, avec 23 occurrences et 10 % du total, sont peu nombreux. Les langues amérindiennes voisines l'emportent largement. On peut voir là la marque déjà ancienne des contacts, pacifiques ou hostiles, établis par les Wayãpi lors de leur migration historique vers le Nord à travers le plateau des Guyanes (P. Grenand, 1982). Ainsi peut s'expliquer le nom, wayana, du *Xanthosoma belophyllum*, **aimala**, comme celui de la variété de Coton Marie-Galante, **alimaũ**, du wayana **ale**, 'feuille' et **mahu**, 'Coton'¹⁴. Le créole de Guyane (et à travers lui le français) a fourni leur nom aux plantes récemment introduites : **sitolõ** pour 'Citron', **mã** pour 'Mangue'; le portugais ne s'illustre qu'au travers de deux lexèmes wayãpi. L'un d'entre eux, **mãũ**, pour 'Papaye', permet d'avancer que les ancêtres des Wayãpi, lors de leurs migrations anciennes, ont perdu non seulement la culture de ce fruit (au demeurant fragile), mais encore le nom qu'il portait en tupi-guarani, **jarakatia**, puis qu'ils l'ont récupéré auprès des Portugais, avec le nom que ces derniers lui donnent, *mamão*, 'mamelon'¹⁵, qui a évolué en **mãũ**.

¹³ J'appelle *compo-dérivation* le type de création lexicale qui combine le processus de la composition et celui de la dérivation.

¹⁴ Cette décomposition est de mon fait : les Wayãpi, aujourd'hui non wayananophones, se contentent de penser le terme comme wayana.

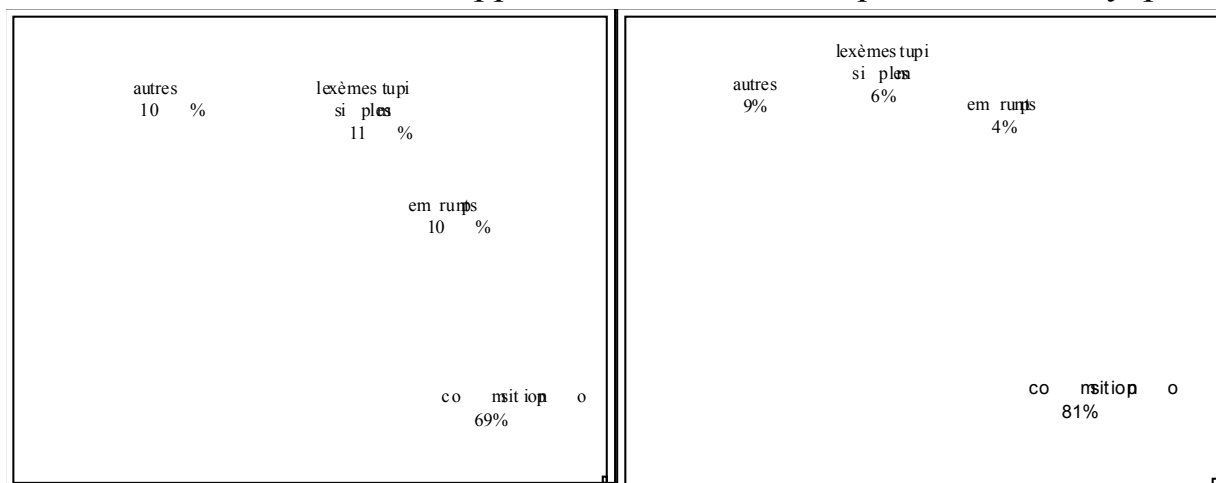
¹⁵ Que l'on se souvienne simplement du mythe d'origine des plantes cultivées cité supra pour constater que l'image est tentante... Les Wayãpi ne sont d'ailleurs pas les seuls Tupi-Guarani à avoir sauté le pas.

• **Tous les autres procédés de nomination**

Comptant eux aussi pour 10 %, ils ont été regroupés en une seule catégorie. On y trouve des amalgames, tel **akayu**, ‘Pomme Cajou’, de **akaya**, ‘Mombin’, autre Anacardiacee mais sauvage celle-là, et **-u**, morphème de dérivation marquant la grosseur, ici celle du fruit. Le fait que le sens de «gros mombin» soit aujourd’hui perdu pour les locuteurs m’a retenu de comptabiliser cet exemple dans la catégorie précédente. A leur décharge, on ajoutera que l’amalgame, présent dans presque toutes les langues de la famille, est probablement très ancien.

Dans cette catégorie, on trouve aussi des composés dont l’un des deux termes est devenu opaque, comme par exemple **yeluwa-papa**, une Cucurbitacée dont seules les graines bouillies sont consommées comme friandise. Si le second terme, **papa** ‘purée’, rappelle bien que la pulpe est mise en bouillie pour en extraire les graines, le premier, **yeluwa**, qui, dans plusieurs langues tupi-guarani, désigne diverses Cucurbitacées¹⁶, a aujourd’hui perdu toute signification pour les Wayãpi.

On y trouve enfin des lexèmes à sémantisme recomposé par étymologie populaire; ainsi **paasili**, plante récemment introduite avec son nom créole, ‘Basilic’, est aujourd’hui décomposé en **paa**, ‘Paca’ et **sili**, ‘petit’, parce que, avance-t-on avec pourtant bien peu de vraisemblance pour une plante cantonnée aux seuls espaces villageois, l’herbe et le mammifère partageraient le même biotope... On ne manquera pas de relever combien cette tentative s’inscrit dans l’appétence de motivation qui hante les Wayãpi.



Procédés de nomination :
Graphique 8. Plantes cultivées

Graphique 9. Plantes sauvages

¹⁶ En urubu-ka’apor, sous la forme yere’a, il désigne la même espèce, *Posadea sphaerocarpa* (Balée, 1994 : 284).

4.3. Grille détaillée des procédés de nomination

Pour les 236 items recouvrant la flore domestique, le détail peut s'établir selon le tableau 1.

Cet inventaire formel donne une vue d'ensemble intéressante à plus d'un point. J'ai déjà abordé la question des lexèmes simples tupi-guarani (IV.2.) et celle des emprunts (IV.1. et IV.2.). Voyons la métaphore : elle apparaît comme un procédé complexe, mais apprécié. Je me suis résolue à en distinguer trois sortes :

- **La métaphore absolue**

Déjà signalée supra (II.3.), elle estampille une plante portant le même nom qu'un autre objet ou une autre réalité, par conséquent nommé antérieurement, et dont la distance sémantique est jugée suffisante pour ne pas créer de confusion en situation. Ainsi le mot **kala**, 'rugueux, rugosité', a été choisi pour désigner *aussi* le type de l'igname violette, **kala**, nommé d'après celui de ses traits morphologiques considéré comme le plus pertinent, la rugosité de la peau de son tubercule.

- **La métaphore complète**

Elle s'applique en l'absence du type; elle est le procédé qui entre en jeu lorsqu'une plante est assimilée à un autre objet (animal, autre plante, etc...), par comparaison implicite d'une de ses parties à l'objet. Ainsi, **akiki-leposi**, 'excrément de Singe hurleur', désigne une variété de Patate douce qui porte aussi le nom de **yeti-pilã**, 'Patate douce rouge'. Et de fait, les excréments de ce singe et la chair de cette variété ont la même couleur rose foncé. Mais ici le lecteur sera bien inspiré de se souvenir, comme chaque Wayãpi le fait spontanément, que le grand mythe des plantes cultivées place l'origine de la Patate douce dans les excréments de la grand-mère incinérée...

- **La métaphore partielle**

Elle signale que la plante est liée à un autre objet (animal, autre plante, etc.). Si la référence est faite au type, la comparaison, sans élément de précision, reste du domaine de l'évocation. Ainsi, **asikalu-tukã** sera la variété 'Canne à sucre-toucan'. Et les locuteurs auront un plus gros effort de mémoire à faire avant d'établir un lien sémantique entre les deux objets (V.2.).

| | | | | | | | |
|-----|---|-----|---------------------------------------|--------------------|--------------------------------------|----|-------------|
| 27 | lexème simple tupi-guarani | 10 | sans variété | | | | |
| | | 10 | type | | | | |
| | | 7 | métaphore absolue | 1 | animale | | |
| | | | | 4 | végétale | | |
| | | | | 1 | morphologique | | |
| 1 | effet attendu | | | | | | |
| 23 | emprunt | 11 | autre langue amérindienne | | | | |
| | | 9 | langue européenne, créole | | | | |
| | | 3 | problématique, inconnu | | | | |
| 163 | composition, dérivation, compo- dérivation | 118 | sur le type | 81 | précision morphologique | 38 | de couleur |
| | | | | | | 20 | de taille |
| | | | | | | 10 | de forme |
| | | | | 13 | de consistance, goût..., multiple | | |
| | | | | 9 | attribution | 5 | à un animal |
| | | | | | | 4 | à l'homme |
| | | | | 13 | métaphore partielle | 4 | animal |
| | | 8 | végétal | | | | |
| | | 1 | objet naturel | | | | |
| | | 4 | référence explicite à l'usage | | | | |
| 10 | élévation prototypique | | | | | | |
| 1 | comparaison avec autre végétal | | | | | | |
| 45 | sans le type | 20 | référence explicite à l'usage | | | | |
| | | | 21 | métaphore complète | | | |
| | | 4 | référence historique, mythologique | | | | |
| 23 | autres | 8 | sur le type : divers | | | | |
| | | 15 | sans le type | 8 | amalgame, démotivation | | |
| | | | | 2 | recomposition, remotivation | | |
| 5 | motivation partielle, problématique, inconnu, autre | | | | | | |

tableau 1. Plantes cultivées wayãpi : grille des procédés de nomination

4.4. La composition, procédé vedette de nomination

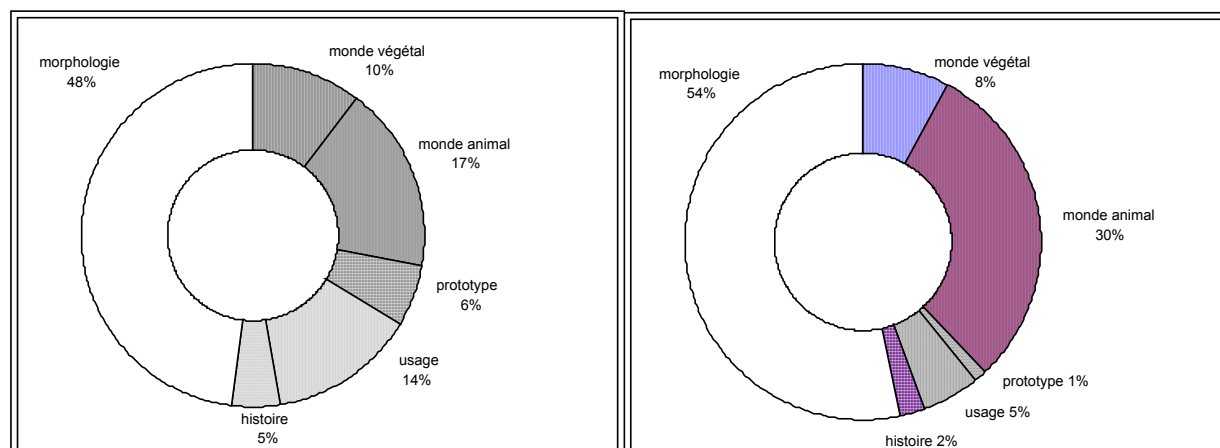
La grille détaillée des procédés de nomination de la flore domestique met surtout en valeur celui que les Wayãpi ont privilégié entre tous, la composition, à laquelle j'acole, comme je l'ai déjà dit (II.2.) la dérivation, la compo-dérivation et l'apposition. Domaine par excellence de la motivation, la

composition va nous permettre, par l'étude de son sémantisme, d'approcher les raisons de la nomination des objets.

On se souvient (graphique 8) que les différents procédés de la motivation chez les plantes cultivées se répartissent de façon sensiblement identique chez les plantes sauvages (graphique 9). De la même manière, son sémantisme de la motivation présente un découpage identique en champs, encore que les proportions, bien évidemment, diffèrent dans le détail (graphiques 10 et 11). Par exemple, la référence au prototype pour nommer, à partir de lui, les variétés d'une espèce, est par nature davantage utilisée dans le domaine cultivé (6 %) que dans le domaine sauvage (1 %), montrant par là même l'empreinte des manipulations agricoles par l'Homme. Une plus grande référence à l'Histoire (5 % contre 2 %) va dans le même sens : ainsi les Wayãpi nomment deux cultivars de Manioc amer **welu'i**, 'bouture apportée' et **weluwelu'i**, 'bouture apportée avec difficulté', en souvenir de l'importante migration du début du XIXe siècle, conduite par un chef de guerre resté fameux, Waninika. Les Wayãpi montrent encore aujourd'hui sur le fleuve Oyapock la petite anse où furent tenues cachées les hottes emplies des précieuses boutures que les femmes avaient transportées depuis l'autre côté de la ligne de partage des eaux. Elles restèrent là jusqu'à ce que, l'occupation de terres nouvelles s'étant soldée par une réussite, les boutures aient pu être transplantées dans les tout jeunes abattis. La variété nommée 'bouture apportée avec difficulté' insiste sur le fait que, s'il est toujours délicat de maintenir longtemps en vie une bouture de manioc hors sol, celle-ci ne survécut que par chance.

La plus importante différence entre les mondes cultivé et sauvage réside dans la référence au monde animal qui passe pratiquement du simple (17 %) au double (30 %). Je me réserve de tenter une explication du phénomène dans un prochain travail qui traitera justement, en parallèle à celui-ci, du monde sauvage.

Par contre, la référence à la morphologie au sens large, sur laquelle je vais revenir, est sensiblement identique, avec un léger avantage du monde sauvage (54 %) sur le monde cultivé (48 %).



Sémantisme de la motivation :

Graphique 10. Plantes cultivées

Graphique 11. Plantes sauvages

5. Syllabes, unités sémantiques et longueur de mot

Comme je l'ai laissé entendre en tout début d'article, le wayãpi n'est pas rebuté par la longueur des mots.

5.1. Syllabes

Un simple interrogation statistique opérée au hasard sur quelques vingt pages de la totalité du lexique actuellement à ma disposition tous champs culturels confondus, offre des mots dont la longueur varie entre une et huit syllabes, avec la prédominance (à hauteur de 70 %) des bi-, tri- et quadrisyllabiques, le pic s'établissant d'une courte tête sur les trisyllabiques :

| | | | | | | | | |
|--------------------|----|-----|-----|-------|-----|----|----|----|
| nombre de syllabes | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 |
| pourcentage | 3% | 20% | 25% | 24,5% | 16% | 6% | 3% | 2% |

Une quête systématique des mots les plus longs, cette fois-ci sur la totalité du corpus, élargit encore l'offre, puisque l'on trouve des mots allant jusqu'à onze syllabes. Voici le détail de tous ceux compris entre neuf et onze syllabes (tableau 2) :

| | mots de 9 syllabes | mots de 10 syllabes | mots de 11 syllabes | totaux |
|----------------|-----------------------|------------------------|------------------------|---------------|
| monde végétal | 16 | 4 | 2 | 22 |
| monde animal | 3 | 0 | 0 | 3 |
| monde culturel | 5 | 0 | 2 | 7 |
| totaux | 24 | 4 | 4 | 32 |

tableau 2. Les mots wayāpi les plus longs en nombre de syllabes

La flore domine très nettement, avec 22 occurrences sur les 32 répertoriées. Toutes appartiennent au monde sauvage, sauf une, qui désigne une variété de Banane plantain : **pakotayausulemiũ'i**, 'bananier-nourriture du porc domestique'. Même si, en situation, ce mot de dix syllabes peut être amputé de son type, **pako**, 'banane', pour devenir **tayausulemiũ'i**, 'arbre-nourriture du porc domestique', il demeure d'une longueur respectable de huit syllabes. Les quatre mots les plus longs désignent deux arbres sauvages et deux décors d'empenne de flèche.

5.2. Unités sémantiques

Le tableau 3 comprend une entrée supplémentaire qui, si elle compte bien cinq segments sémantiques distincts, ne compte que huit syllabes, ce qui l'exclut du précédent tableau (tableau 2). Tous ces mots sont des compositions (22) ou des compo-dérivations (11). Je me suis contentée de répertorier les unités sémantiquement pertinentes et ai volontairement délaissé tous les morphèmes grammaticaux qui sont du domaine de la seule morphologie et non porteurs de sens lexical¹⁷. Pour les 33 mots dont il est question, le nombre des unités sémantiquement pertinentes s'échelonne entre trois et cinq, avec des occurrences respectives de 19, 11 et seulement 3, ces dernières nommant un motif d'empenne de flèche particulièrement ouvragé, un cultivar de Bananier et un cultivar d'Igname violette.

Le cultivar de Banane plantain se présente sous la forme de cinq unités sémantiques :

pako-tayau-su-lemiũ'-i

'banane - Pécar (à lèvres blanches) - blanc - nourriture - pied'¹⁸

«Bananier-nourriture du porc domestique».

¹⁷ Ainsi, les morphèmes de dérivation, tel -i, marquant la petitesse, ont été retenus, alors que les unités morphologiques, tel t-, marquant les lexèmes inaliénables, n'ont pas été comptabilisées.

¹⁸ Je traduis par "pied", la forme -i, qui s'accole aux noms des plantes, sauvages et cultivées, pour en indiquer le "tronc", même si le bananier étant, comme chacun sait, une herbe, certes géante, il n'a pas de *tronc*. Ce morphème de dérivation a pour équivalent nominal la forme libre **wila**, "arbre". On parlera de **sitolō-i**, "citronnier", aussi bien que de **pako-i**, "bananier".

Ce phytonyme porte la trace de son origine : il fut acquis dans les années cinquante auprès des Créoles de Camopi qui le cultivaient comme nourriture pour leurs porcs domestiques; rapporté dans les communautés du haut Oyapock, il sert à l'alimentation humaine.

Le cultivar d'Igname violette se présente aussi sous la forme de cinq unités sémantiques :

sa'i-apā-'i-kala-ke

'grand'mère - étrangère - petite - igname - ancienne'

«ancienne igname de l'aïeule Apā'i (Petite Etrangère)».

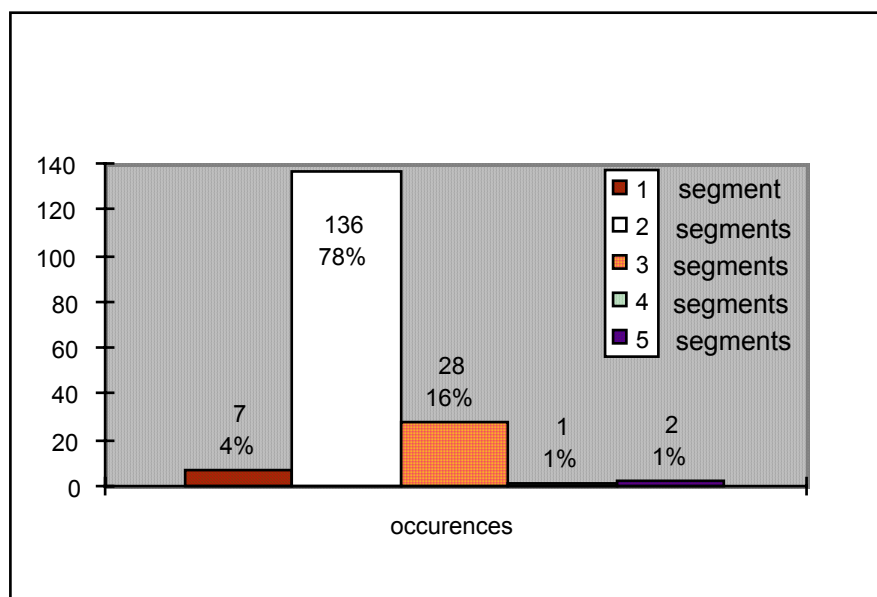
Pour sa part, ce phytonyme entretient le souvenir d'une femme d'un groupe d'Amérindiens isolés venue se marier dans un clan wayāpi, apportant dans sa hotte, outre son hamac, une variété nouvelle d'Igname violette. Elle conserva, sa vie durant, le nom de **Apā-'i Petite Etrangère**, que l'on retrouve dans les généalogies où elle demeure, encore aujourd'hui, bien positionnée, six générations en arrière¹⁹. Sa famille étant originaire de la partie aval des grandes chutes du Jari, dans l'État brésilien d'Amapá, il se peut que la variété d'Igname violette qui porte son nom vienne d'aussi loin au sud.

| | mots de 3 unités sémantiques | mots de 4 unités sémantiques | mots de 5 unités sémantiques | totaux |
|----------------|------------------------------------|------------------------------------|------------------------------------|-----------|
| monde végétal | 16 | 5 | 2 | 23 |
| monde animal | 2 | 1 | 0 | 3 |
| monde culturel | 1 | 5 | 1 | 7 |
| totaux | 19 | 11 | 3 | 33 |

tableau 3. Les mots wayāpi les plus longs en nombre d'unités sémantiques

Si, analysé en termes de syllabes, le corpus des phytonymes cultivés motivés (174 items) ne montre aucun intérêt particulier, il n'en va pas de même dès lors qu'il est analysé en termes d'unités sémantiquement pertinentes. Le graphique 12 montre que les Wayāpi préfèrent à une écrasante majorité (78 %) les lexèmes qui, en composition ou en dérivation, ne groupent que deux segments.

¹⁹ Dans ses études généalogiques, Pierre Grenand (1982) a estimé la date de sa naissance à 1880 et celle de sa mort à 1945.



Graphique 12. Phytonymes cultivés : motivation et nombres de segments pertinents

• D'une manière générale, s'ils sont en composition, les lexèmes nominaux à deux unités — et les phytonymes ne font pas exception — répondent au schéma déterminant + déterminé dont voici trois exemples :

1. **tapi'i - polā**
tapir - charme de chasse
"charme de chasse du tapir" (*Xanthosoma atrovirens*),
2. **yawa - l - emo**
chien - morphème de détermination des lexèmes inaliénables - pénis
"pénis de chien" (cultivar de *Capsicum annuum*),

ou encore, puisque la langue wayãpi ne connaît pas la classe des adjectifs :

3. **awasi - pilā**
maïs - caractère rouge : 'le rouge du maïs'
"maïs rouge" (cultivar de *Zea mays*).

• S'ils sont en dérivation, ils répondent au schéma lexème + morphème de dérivation :

4. **nānā - 'i**
ananas - petit
"petit ananas" (cultivar de *Ananas comosus*).

• Enfin, il existe une dernière manière d'exister pour les lexèmes nominaux à deux unités, l'apposition simple :

5. **asikalu - tukā**

canne à sucre - toucan

"canne à sucre - toucan", (cultivar de *Saccharum officinarum*).

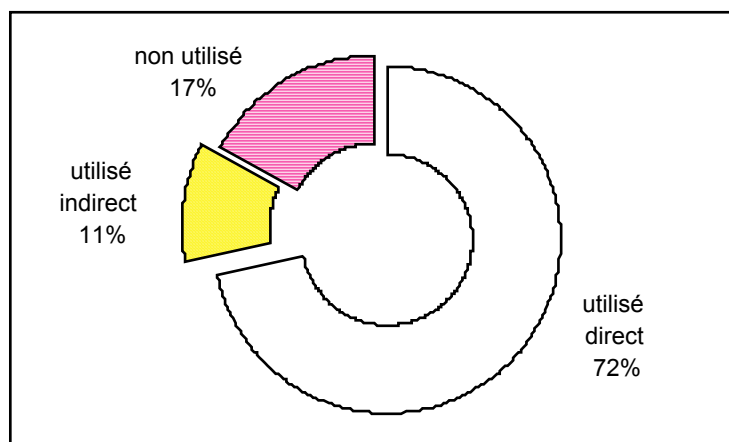
Il s'agit de la variété de Canne à sucre qui, par la couleur jaune de sa tige, évoque, de façon évasive sauf pour qui les connaît bien, celui des toucans dont la gorge est également jaune, le Toucan vitellin (*Rhamphastos vitellinus vitellinus*).

6. Les catégories lexicogéniques

Puisqu'aussi bien il ne saurait être question de tout traiter ici, entrons dans le détail pour comprendre quels sont les choix sémantiques préférés des Wayãpi, lorsqu'ils ont une plante cultivée — *espèce*, mais bien plus souvent encore, *variété* — à nommer.

6.1. La morphologie

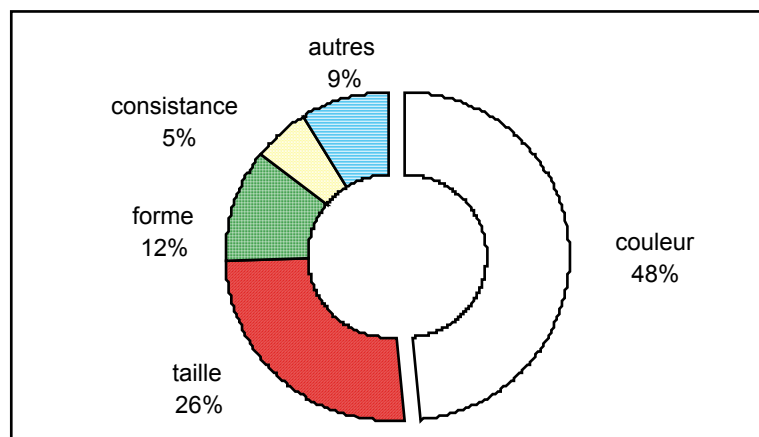
On a déjà vu dans la grille des procédés de nomination (tableau 1), combien *la morphologie de la plante est un critère important* (48 % des occurrences). Revenons-y (graphique 13) pour préciser que, dans une substantielle proportion (83 %), c'est la partie directement utilisée (72 %) ou indirectement utilisée (11 %) à laquelle le phytonyme fait référence. J'avance que là encore, *c'est une manière de soulager la mémoire* : des cultivars de Maïs nommés par la couleur des grains de leur épi, partie à la fois consommée et semée, s'engrangent plus facilement et de manière plus directement distinctive dans l'esprit que la couleur des fleurs — partie non utilisée — d'une variété de Roseau à flèche. D'ailleurs, les Wayãpi ont très rarement recours aux fleurs, et je gage qu'il sera encore moins fait appel à cette partie végétale — pourtant majeure dans d'autres systèmes cognitifs dont le nôtre — dans la nomination de leurs plantes sauvages. La raison pourrait en être simplement la suivante : les fleurs des arbres et lianes de la canopée, dans la forêt tropicale humide, ne sont visibles qu'en situation ripicole ou une fois fanées et tombées à terre. Les Wayãpi, en tout cas, n'en ont pas fait un marqueur discriminant essentiel.



Graphique 13. Sémantisme de la morphologie : partie utilisée ou non utilisée

• La couleur

Le graphique 14, pour sa part, met en lumière un autre phénomène.



Graphique 14. Sémantisme de la morphologie : différents paramètres utilisés

Dans près de la moitié des cas où le phytonyme fait référence à la morphologie de la plante, c'est sur la couleur (48 %) que l'on prend appui :

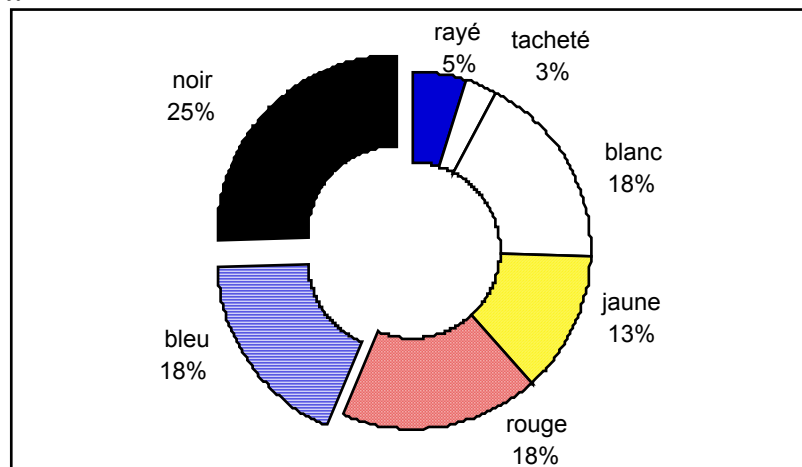
de manière directe :

- **mani'o-tawa**, «manioc jaune», car la chair du tubercule est jaune,
- **pako-su**, «banane blanche», car la chair du fruit est blanche,

ou de manière indirecte :

- **pako-piyũ**, «banane noire», car la peau du fruit est rouge violacé,
- **mani'o-pilã**, «manioc rouge», car la seconde peau du tubercule est rouge.

Voyons comment les couleurs, dont nous venons de prendre conscience de la part importante qu'elles jouent dans la phytonymie, se répartissent.



Graphique 15. Sémantisme de la morphologie : utilisation de la couleur

Le graphique 15 rend compte de la part de chacune des couleurs qui entrent en scène. On ne sera pas étonné de n'y point voir figurer le vert, puisque c'est une couleur qui, dans une palette du reste assez pauvre si on la compare à celle d'autres populations — je pense en particulier aux Kali'na —, n'existe pas en wayãpi; les locuteurs sont d'ailleurs toujours très embarrassés pour la traduction de ce concept, qu'ils rendent soit par *noir*, soit par *bleu*. J'ai été surprise de constater que ces deux tonalités sombres comptent pour presque la moitié (43 %) dans le choix opéré par les Wayãpi, alors que le rouge ne compte que pour moins d'un quart (18 %). Je doute que l'analyse ultérieure de la phytonymie sauvage conserve ces mêmes proportions.

J'ai classé les taches et les rayures dans les couleurs, car c'est avant tout comme cela qu'elles sont perçues. Ce peuvent être :

des taches sur les graines :

- **kumãna-wili**, «haricot tacheté», cultivar dont les graines grises sont tachetées de différentes nuances de bleu;

des rayures sur la chair :

- **kala-wala**, «igname (violette)-rayée», variété dont la chair du tubercule présente, en coupe transversale un fin piquetage et en coupe longitudinale, de longues rayures parme sur fond blanc.

- **kala-wala-sōwɥ**, «igname (violette)-rayée-noire», apportant une précision supplémentaire, désigne une variété d'igname violette présentant, en coupe longitudinale, de longues rayures violettes sur fond parme.

• La taille

En second lieu après la couleur, vient la taille (26 %), qui ne s'embarrasse pas de détail :

c'est une petite taille :

- **kumāna-ʼi**, «petit haricot», car la gousse de ce cultivar et ses graines sont minuscules,

ou c'est une grande taille :

- **ki'ɥy-u**, «gros piment», car le fruit de cette variété est le plus gros de toutes celles que les Wayāpi possèdent,

avec quelquefois, mais c'est rare, une précision appositive :

- **aminīyu-tāiy-u**, «coton à grosse graine», par opposition à tous les autres cultivars.

• Les autres paramètres

Réunis, ils ne comptent que pour un quart (26 %). On y trouve :

la forme, de manière qualitative :

- **asikala-tālāwā**, «citrouille arrondie», alors que les autres variétés ne le sont pas,

la forme, de manière métaphorique :

- **ki'ɥy-palapi**, «piment-assiette», car le fruit est déprimé comme une assiette creuse à l'insertion du pédoncule.

Des caractères plus complexes peuvent être mentionnés :

une propriété technologique :

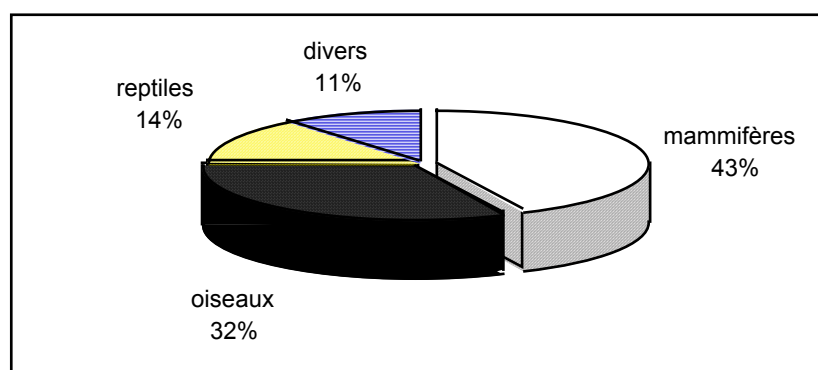
- **aminīyu-sili**, «coton qui s'étire bien», dont la fibre est particulièrement facile à travailler sans se rompre, lors des opérations d'étirage et de renvidage,

une précision de comestibilité :

- **mani'o-yau**, «manioc comestible», qui désigne la variété douce, celle qui, contrairement à toutes les autres, dites amères, ne nécessite pas de détoxification préalable et peut être consommée cuite à l'eau, comme les ignames.

6.2. Le monde animal

Loin derrière la morphologie de la plante (48 % des occurrences), vient la référence au monde animal (17 %) comme vecteur cognitif de la phytonymie domestique. Le graphique 16 détaille les grands ordres auxquels les Wayãpi font appel.



Graphique 16. Sémantisme de la référence animale : les ordres référencés

• Les mammifères

| animaux domestiques | occurrences | | occurrences |
|---------------------|-------------|--------------------------|-------------|
| porc | 1 | chien | 2 |
| animaux sauvages | | | |
| pécari à collier | 2 | pécari à lèvres blanches | 1 |
| singe hurleur | 1 | sapajou fauve | 1 |
| daguet rouge | 1 | daguet gris | 1 |
| tapir | 2 | jaguar | 2 |
| paresseux | 1 | agouti | 1 |

La référence aux animaux domestiques est faible. Cela n'étonnera aucun de ceux qui savent que les Wayãpi, jusqu'à ces toutes dernières années, n'avaient d'animaux domestiques, hors le Chien, que les spécimens sauvages qu'ils apprivoisaient mais ne cherchaient pas à reproduire. Après avoir découvert Poules et Canards durant leurs premiers contacts avec les Portugais au Brésil, ils ne les connurent plus que par intermittence et ces volatiles ne hantent vraiment les villages que depuis trente ans; ils ne furent d'abord appréciés que pour leurs plumes destinées aux parures et le chant du coq, cependant que leur chair et leurs oeufs, longtemps considérés comme impurs, ne sont consommés que depuis une petite vingtaine d'années. Quant au Porc, totalement absent de leurs villages, il ne sert qu'à désigner, je l'ai dit, un

cultivar de Banane plantain dont les Wayãpi se sont toujours étonnés qu'il fût réservé par les Créoles à l'alimentation animale.

La distinction entre le Jaguar et le Chien ne peut être faite sans enquête plus poussée, le second portant le même nom que le premier, **yawa**. Cependant, pour éviter toute confusion en situation, le terme **yawa**, qui en vérité sert de base au nom de tous les mammifères carnivores (y compris la Loutre géante) est, dans le cas du Jaguar, qualifié de 'prototypique' [des carnivores], **e'e**, ou encore de 'tacheté', **pini**.

les deux références au chien :

- **yawa-lemo**

'chien - pénis'

«pénis de chien»

- **yawa-lemo**

'chien - pénis'

«pénis de chien»

Ce sont deux métaphores complètes totalement homonymiques; l'une désigne une variété de Piment dont le fruit est rouge, allongé et recourbé; l'autre désigne un cultivar de Manioc amer dont la seconde peau est d'un rouge violent. Pour éviter toute confusion, la variété de Manioc porte également un autre nom, plus terne et moins précis, moins évocateur aussi, **mani'o-pilã**, «manioc rouge».

la référence au paresseux à deux doigts :

- **a'i-kutu-ka,**

'paresseux - frotter - *instrumental*'

«ce qui sert au paresseux à deux doigts à se frotter»,

«ce avec quoi se frotte le paresseux à deux doigts».

Cette appellation est, pour les Wayãpi, d'un comique achevé. Tous le reconnaissent, jamais aucun Paresseux à deux doigts n'a été surpris rampant dans les abattis en train de se frotter au feuillage de cette seule variété de Patate douce à posséder un feuillage râpeux. Par contre, tous savent que le pelage du Paresseux est une véritable forêt en miniature, abritant, accrochés à ses poils, mousses et lichens dans lesquels vivent en toute sérénité quantité de minuscules animaux. L'intérêt de l'image repose sur le rapprochement incongru entre le seul animal dont la toison aurait besoin d'un toilettage et la seule variété de Patate douce qui pourrait faire l'affaire. Il est probable que cette allusion, propre à mémoriser l'étrange particularité de la feuille de ce cultivar de Patate douce, n'ait d'abord été qu'un hapax qui a réussi à survivre.

• **Les oiseaux**

| | | | |
|------------------------|---|------------------|---|
| grand tinamou | 5 | râle de Cayenne | 1 |
| perroquet amazone | 1 | ara bleu | 1 |
| marail | 1 | agami | 1 |
| cassique à huppe noire | 1 | toucan générique | 1 |

Il m'a été impossible de comprendre la raison de la position si distinctive du Grand tinamou, qui apparaît cinq fois, contre une fois pour chacun des autres oiseaux. Laissons cette question en suspens et intéressons-nous plutôt à un autre phénomène, récurrent celui-ci, que j'appellerai :

les paires en miroir :

- **ināmu-kālātā'ā**

'grand tinamou - gésier'

«gésier de grand tinamou»

- **yakami-kālātā'ā**

'agami - gésier'

«gésier d'agami»

Tandis que *Gésier de grand tinamou* désigne une variété de Piment, *Gésier d'agami* en désigne une autre, les fruits de chacune d'elles ayant la forme bosselée d'un gésier, plus gros dans le premier cas que dans le second. Les Wayāpi marquent une affection particulière pour ce procédé, que l'on retrouvera de manière bien plus marquée encore dans les phytonymes sauvages. Il n'est jusqu'aux enfants d'un couple qui peuvent ainsi être désignés, l'aîné étant toujours nommé du nom de la plus grosse espèce : ainsi on trouve les soeurs Kwata et Akiki (*Singe Atèle* et *Singe Hurlleur*), ou encore les frères Oko et Oko'i (*Grand Butor* et *Petit Butor*). Interrogés, *les Wayāpi, de façon tout à fait explicite, attribuent à ce procédé un pouvoir mnémotechnique puissant, lorsqu'il s'agit de replacer des personnages sur des lignées généalogiques anciennes* : « On sait tout de suite que les deux ancêtres étaient germains, et que celui qui portait le nom du plus gros animal était l'aîné ». De la même façon que les enfants ainsi nommés sont de la même fratrie, de la même façon les espèces (dans le cas de la flore sauvage) sont très proches, cependant que dans le cas de la flore domestique, il s'agit toujours de variétés dont on entend ainsi souligner la proximité. Dans tous les cas, la mémoire est soulagée dans son effort par un procédé taxonomique très simple.

• **Les autres animaux**

Jusqu'à présent, ce sont toujours des espèces particulières qui ont été mises à contribution dans les phytonymes cultivés. Il n'en va plus de même en ce qui concerne un reptile; à trois reprises, il est simplement fait allusion à un *serpent* générique :

| | | |
|--|---|---|
| - moy-kala ‘serpent - igname violette’ «igname-serpent» | - moy-ki-ya ‘serpent - peur - maître de’ «effraie-serpent» | - moy-poã ‘serpent - remède’ «remède au serpent» |
|--|---|---|

La variété *Igname violette-serpent* est la seule à posséder un tubercule en tire-bouchon. L’*effraie-serpent* est une Aracée à usage magique (*Caladium schomburgkii*) dont le tubercule, frotté sur les jambes des chasseurs, provoque la peur chez tout serpent venimeux susceptible de les mordre lors des courses de battue, quand leur attention est concentrée non sur les dangers qui les entourent, mais sur le gibier qu’ils traquent. Quant au *remède au serpent*, il s’agit d’une Mauve (*Abelmoschus moschatus*) dont l’ingestion des graines a un effet reconnu sur le venin de certains serpents. Reconnaissons que la valeur générique convient bien aux trois exemples.

Certains ordres fauniques sont très peu représentés dans la phytonymie cultivée : les poissons, les anoues, les lézards... ce qui ne sera pas le cas dans la phytonymie sauvage. Quant à l’univers des insectes, il se fait remarquer par son absence totale, alors qu’un des fléaux des espaces cultivés des néotropiques est... la Fourmi-manioc. Redoutée à juste titre, elle est cependant bien plus présente dans les zones longuement secondarisées et en forêt.

On aura remarqué qu’à part le Chien, aucun des animaux mis à contribution pour la création lexicale des espèces et variétés cultivées n’est véritablement inféodé à l’Homme. On peut cependant remarquer que, parmi les espèces sauvages citées, les deux Pécaris, le Daguet rouge et l’Agouti sont des hôtes de l’abattis, dans lequel ils font, chacun à sa manière, des incursions mettant à mal les plantes cultivées; mais ces incursions sont mises à profit par les chasseurs, qui associent ainsi, dans la pratique comme dans la phytonymie, agriculture et chasse. Là encore, l’association d’idée peut relever de l’économie mnémotechnique.

7. Conclusion

Voilà maintenant plusieurs années qu’au fil d’articles parus en ordre dispersé, je questionne la manière dont les Wayãpi structurent leur positionnement par rapport au vivant. Celui-ci apporte lui aussi sa pierre à l’édifice et des constats de plusieurs ordres peuvent être dressés.

- Même si la majorité des plantes depuis longtemps cultivées est issue, comme il fut dit, de la crémation d’une lointaine ancêtre, faisant de chaque consommation un repas endocannibale, la frontière entre le sauvage et le cultivé demeure perméable. J’en veux pour preuve que l’abattis, qui n’est

jamais, aux yeux des Wayãpi, qu'une clairière un peu plus conséquente qu'un chablis, fait partie intégrante du cycle suivant : forêt-culture-jachère-forêt. Il n'est d'ailleurs que d'observer l'agencement des plantes cultivées dans un abattis pour se rendre compte que l'effet produit, ce que nous nommons *intercropping*, et que d'autres qualifient de fouillis anarchique, n'est autre que l'effet recherché : l'abattis est une forêt en miniature. Il ne faut point alors s'étonner que pour donner son nom à chacune des espèces et variétés qu'ils cultivent, les Wayãpi aient fait appel au monde forestier et à ses habitants.

- Mais ce n'est pas cela qui sert de fil conducteur dans la phytonymie. Ce qui *motive* — n'ayons garde, justement, d'oublier l'importance de la *motivation* — les Wayãpi dans leur choix est le lien qu'ils voient entre la plante et l'animal, lien qui, s'il peut paraître bien tenu à nos yeux, n'en fait pas moins ressortir avec force la connaissance raffinée qu'ils ont du monde forestier dans lequel ils baignent.

J'ai déjà montré qu'aucune tentative d'explication ne pouvait être tentée de l'extérieur : ainsi l'abord par la taxonomie linnéenne (F. Grenand, 1995a) est d'une opacité meurtrière. Prenant comme exemple la découverte du Nouveau Monde par les Occidentaux, j'ai tenté d'établir combien la perception que l'Homme se fait d'un univers inconnu est fonction de celui qu'il connaît déjà (F. Grenand, 1995b). Autrement dit, elle est contingente de l'Histoire. Affinant l'outil, je l'ai testé sur la manière dont un peuple en migration nomme la flore au fur et à mesure qu'il la découvre et veut l'utiliser et ai dégagé ce que j'ai appelé des *logiques de nomination* (F. Grenand, 1995c). La principale fut celle-ci : dans la profusion des critères dont il dispose pour nommer un objet, l'homme en choisit un ou deux; de ce fait-même et à partir de cet instant, il *oublie* les autres, qu'il finit par ne plus même voir. Dans le même esprit, il était alors logique que je m'intéresse à ce que pouvait apporter une étude dialectologique : portant cette fois-ci sur la zoonymie (F. Grenand, 1999), elle a montré la mouvance des lignes de force et l'originalité dont font preuve des communautés dialectales face au même problème. Est en chantier, dans cette même optique, l'étude comparée du vocabulaire de la modernité entre deux groupes dialectaux du wayãpi septentrional.

Le présent article, poursuivant dans la voie ouverte, a pour sa part mis l'accent sur la *motivation* comme moteur principal de fonctionnement de la logique nominative des Wayãpi. J'en ai égrené de nombreux exemples tout au long de ce travail, de même qu'à plusieurs reprises j'ai tenté d'en expliciter l'usage : il me paraît important de retenir que, *présente dans tout les domaines du lexique, non seulement la motivation semble jouer un rôle essentiel dans le*

processus de mémorisation de la diversité du vivant mis en oeuvre par les Wayãpi, mais encore qu'elle est probablement un des ressorts fondamentaux de leur fonctionnement cognitif. Et ce que nombre de chercheurs ont déjà dit avant moi se réaffirme avec force : toute société construit, à travers des logiques cognitives propres, l'univers qu'elle habite. *L'objet n'est pas donné, il est créé*, ai-je déjà écrit (F. Grenand, 1996 : 98). Chaque construction est de ce fait unique et ses logiques ne valent que dans ce cadre. C'est d'ailleurs ce qui fait toute la difficulté, mais aussi tout le sel des traductions...

Au fil des pages, j'ai mis à contribution trois disciplines essentielles de l'ethnoscience : la science naturelle (en l'occurrence la botanique et la zoologie), la linguistique et l'ethnologie, cette dernière ne sachant survivre sans l'histoire. C'est en pianotant sur tous ces registres à la fois que j'ai pu aboutir aux quelques pistes suggérées plus haut. J'aurai atteint mon but si le lecteur en retient que la compréhension des phénomènes liés à la réflexion de l'esprit humain est complexe, même pour un sujet apparemment aussi anodin que les noms qu'un peuple donne aux quelque soixante dix plantes qu'il cultive.

Bibliographie

BALEE, William

1994 *Footprints of the forest : Ka'apor Ethnobotany, the Historical Ecology of Plant Utilization by an Amazonian People*, Columbia University Press, New York.

BERLIN, B.

1992 *Ethnobiological classification : principles of categorization of plants and animals in traditional societies*, Princeton University Press, Princeton.

CONKLIN, H. C.

1962 Lexicographical treatment of folk taxonomies, *International Journal of American Linguistics*, 28-2 : 119-141.

DUBOIS, J. (éd.),

1994 *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Larousse, Paris.

FLEURY, M.

2000 Dénomination et représentation des végétaux chez les Wayana et les Aluku de Guyane Française, *Volume Régional Caraïbes*, Pierre Grenand (éd.), Programme Avenir des Peuples des Forêts Tropicales, DG VIII, Communauté Européenne, Bruxelles.

GOEJE, C. H., de

1910 *Etudes linguistiques caraïbes*, Verhandelingen van de Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeling letterkunde, n.r., 10(3), Amsterdam.

1946 *Etudes linguistiques caraïbes*, N. V. Noord Hollandsche Uitgevers Maatschappij, II, Amsterdam.

GRENAND, F.

1982 *Et l'homme devint jaguar : univers imaginaire et quotidien des Indiens Wayãpi*, L'Harmattan, Paris.

1989 *Dictionnaire wayãpi-français, lexique français-wayãpi (Guyane Française)*, coll. Langues et Sociétés d'Amérique Traditionnelle, n°274, Peeters/SELAF, Paris.

1995a. Note critique à propos de Balée, W. & Moore, D., 1991. «Similarity and Variation in plant names in five tupi-guarani languages (Eastern Amazonia)», *Bulletin of the Florida museum of Natural History, Biological Sciences*, vol. 35, n° 4 : 209-262, in *JATBA*, nouv. sér., XXXVII-1 : 245-248, Paris.

1995b. Nommer la nature dans un contexte prélinnéen : les Européens face aux Tupi, du XVIe à la première moitié du XVIIIe siècle, in

La découverte des langues et des écritures d'Amérique, Amerindia, 19-20 : 15-28, Paris.

1995c. Le voyage des mots. Logique de la nomination des plantes : exemples dans des langues tupi du Brésil, in «Les mécanismes du changement culturel et linguistique», numéro thématique des *Cahiers du Lacito*, 7 : 23-42, PEETERS, Paris.

1996 *Ethnologie & linguistique : à la croisée des chemins*, document de synthèse présenté en vue de l'obtention de la Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Paris V-Sorbonne, Paris.

1999 Taxonomie indigène et noms d'animaux : dérivation et composition en wayãpi, langue amérindienne de Guyane et du Brésil, in *Lexique et cognition*, Paul Valentin & Michèle Fruyt (éds.) n°4 : 169-179, coll. Linguistica Palatina-colloquia, PUBS, Paris.

GRENAND, P.

1982 *Ainsi parlaient nos ancêtres : essai d'ethnohistoire wayãpi*. coll. Travaux et Documents : 148, ORSTOM, Paris.

GRENAND, P., MORETTI, Ch. et JACQUEMIN, H.

1987 *Pharmacopées traditionnelles en Guyane : Créoles, Wayãpi, Palikur*, coll. Mémoires, 108, ORSTOM, Paris.

GUIRAUD, P.

1986 *Structures étymologiques du lexique français*, coll. Langages et Sociétés, Payot, Paris.

JOSE GREGORIO, Irmão

1987 *Contribuição indígena ao Brasil*, União brasileira de Educação e Ensino, Belo Horizonte, 3 vol.

RENAULT-LESCURE, O.

1985 *Evolution lexicale du galibi*, langue caribe de Guyane Française, coll. Travaux et Documents microédités, F16, ORSTOM, Paris.

REVEL, Nicole

1990 *Fleurs de paroles : histoire naturelle palawan*, tome 1, Les dons de Nãgsalad, SELAF 314, PEETERS, Paris.

ROULON-DOKO, P.

1997 Structuration lexicale et organisation cognitive : l'exemple des zoonymes en gbaya (Rép. Centrafricaine), *Publications de la faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice*, nouv. sér. 38 : 343-367.

Plantes cultivées par les Wayāpi
Espèces scientifiques

| <i>identification</i> | <i>nom wayāpi</i> |
|--|--|
| Agavaceae <i>Furcraea foetida</i> | mula |
| Anacardiaceae <i>Anacardium occidentale</i> | akayu |
| Anacardiaceae <i>Mangifera indica</i> | mā |
| Annonaceae <i>Annona muricata</i> | koloso |
| Annonaceae <i>Rollinia mucosa</i> | iwi li |
| Apocynaceae <i>Thevetia peruviana</i> | away |
| Araceae <i>Caladium bicolor</i> | matupe polā, etc.²⁰ |
| Araceae <i>Caladium picturatum</i> | kaliaku polā, etc.²⁰ |
| Araceae <i>Caladium schomburgkii</i> | moy kiya, etc.²⁰ |
| Araceae <i>Caladium sp.</i> | namu'a |
| Araceae <i>Colocasia esculenta</i> | lasi |
| Araceae <i>Xanthosoma atrovirens var. appendiculatum</i> | tapi'i polā |
| Araceae <i>Xanthosoma belophyllum</i> | aimala |
| Araceae <i>Xanthosoma conspurcatum</i> | muluwa taya |
| Arecaceae <i>Bactris gasipaes</i> | pipiy |
| Arecaceae <i>Cocos nucifera</i> | koko |
| Arecaceae <i>Euterpe oleracea</i> | wasey |
| Asteraceae <i>Clibadium sylvestre</i> | kunami |
| Bignoniaceae <i>Crescentia cujete</i> | kwi |
| Bixaceae <i>Bixa orellana</i> | uluku |
| Bromeliaceae <i>Ananas comosus</i> | nānā |
| Bromeliaceae <i>Bromelia plumieri</i> | kulawa |
| Cannaceae <i>Canna indica</i> | palakalu'a |
| Caricaceae <i>Carica papaya</i> | māū |
| Chenopodiaceae <i>Chenopodium ambrosioides</i> | a'a poā |
| Convolvulaceae <i>Ipomoea batatas</i> | yeti |
| Cucurbitaceae <i>Cucurbita moschata</i> | asikala |
| Cucurbitaceae <i>Lagenaria siceraria</i> | mulutuku |
| Cucurbitaceae <i>Posadaea sphaerocarpa</i> | yeluwa papa |
| Dioscoreaceae <i>Dioscorea alata</i> | kala u |
| Dioscoreaceae <i>Dioscorea bulbifera</i> | kala tapi'a |
| Dioscoreaceae <i>Dioscorea cayennensis</i> | kala āsū |
| Dioscoreaceae <i>Dioscorea trifida</i> | kala |
| Euphorbiaceae <i>Jatropha curcas</i> | tāy ai poā |

²⁰ Il n'existe pas ici de correspondance terme à terme entre les taxonomies linnéenne et wayāpi.

| | |
|--|-----------------------|
| Euphorbiaceae <i>Manihot esculenta</i> | mani'o |
| Euphorbiaceae <i>Manihot surinamensis</i> | mani'o pōpō |
| Heliconiaceae <i>Heliconia hirsuta</i> | makwali |
| Iridaceae <i>Eleutherine bulbosa</i> | wasey |
| Lamiaceae <i>Ocimum campechianum</i> | paasili |
| Liliaceae <i>Curculigo scorzonerofoia</i> | ya'i lala# poã |
| Liliaceae <i>Hippeastrum puniceum</i> | yemokay poã |
| Malvaceae <i>Abelmoschus moschatus</i> | moy poã |
| Malvaceae <i>Gossypium barbadense</i> | aminiyu |
| Marantaceae <i>Calathea legrelleana</i> | walea |
| Marantaceae <i>Maranta ruiziana</i> | alapalu |
| Marantaceae <i>Myrosma cannifolia</i> | yuluwe |
| Mimosaceae <i>Inga edulis</i> | inga wasa |
| Moraceae <i>Artocarpus altilis var. seminifera</i> | satāy |
| Musaceae <i>Musa paradisiaca</i> | pako |
| Myrtaceae <i>Psidium guajava</i> | kuya |
| Papilionaceae <i>Arachis hypogaea</i> | munuwi |
| Papilionaceae <i>Phaseolus lunatus</i> | kumāna |
| Papilionaceae <i>Vigna unguiculata</i> | kumāna'i |
| Poaceae <i>Coix lacryma-Jobi</i> | awasi mo'i |
| Poaceae <i>Cymbopogon citratus</i> | asikalu pili |
| Poaceae <i>Gynerium sagittatum</i> | wiwa |
| Poaceae <i>Saccharum officinarum</i> | asikalu |
| Poaceae <i>Zea mays</i> | awasi |
| Portulacaceae <i>Portulaca sp.</i> | tui |
| Rutaceae <i>Citrus aurantifolia</i> | sitolō |
| Rutaceae <i>Citrus sinensis</i> | api |
| Rutaceae <i>Citrus sp.</i> | kamisa kusu ka |
| Solanaceae <i>Capsicum annuum</i> | ki'μy |
| Solanaceae <i>Capsicum baccatum</i> | ki'μy |
| Solanaceae <i>Capsicum frutescens</i> | ki'μy |
| Solanaceae <i>Nicotiana tabacum</i> | makule |
| Solanaceae <i>Solanum mammosum</i> | tusi |
| Solanaceae <i>Solanum sessiliflorum</i> | kuyu |
| Sterculiaceae <i>Theobroma cacao</i> | walapulu |
| Zingiberaceae <i>Zingiber zerumbet</i> | yamalatay |
| famille indéterminée | makule yau |